

# Sur l'interprétation heideggerienne de la métaphysique

Pierre Géraud<sup>1</sup>

## Introduction

Pas en arrière, saut, retour, cercle : l'ambitus de la pensée heideggerienne a l'allure d'une chorégraphie complexe, hésitante, mal assurée comparée aux longues chaînes de raisons cartésiennes ou à la marche athlétique de la dialectique hégélienne, dévorante et triomphante. Dans un constant retour sur elle-même, elle paraît toujours chercher un point d'appui stable, un point de départ toujours mieux accordé à une mystérieuse "basse fondamentale" sur laquelle elle pourrait s'ajuster, afin de se frayer, enfin, un chemin.

De fait, la pensée de Heidegger est tout entière vouée à la formulation d'une question, la question de l'être, qui se trouve sans cesse répétée, réitérée, redéployée dans toutes ses dimensions. Cette pensée ne se présente pas sous une forme systématique, elle ne se propose même pas d'atteindre une réponse articulée en un corpus d'énoncés stables sur l'être. Le travail de ressassement qu'elle effectue sur la question métaphysique n'est pas un travail en vue d'une réponse, mais en vue de la question elle-même, afin que sa signification, voire son existence ne soient pas perdues.

Cette très forte unicité de visée témoigne d'un rapport problématique à la métaphysique : la métaphysique, en effet, pose la question de l'être de l'étant. Mais Heidegger ne se contente pas de répéter à son propre compte la question métaphysique telle que l'histoire de la métaphysique nous la livre, et de lui donner une réponse particulière. Il

---

<sup>1</sup> Agrégé de philosophie, Pierre Géraud enseigne à l'IUFM de Saint-Denis de la Réunion.

semble refuser le legs de la question métaphysique et s'attacher exclusivement et inlassablement à questionner la question.

Si donc la question que pose la métaphysique doit être perpétuellement reprise, si le travail de la pensée philosophique ne peut se comprendre comme l'élaboration d'une réponse dans le cadre du questionnement historiquement élaboré, c'est que l'histoire de la métaphysique pose problème eu égard à sa propre essence – questionner en direction de l'être de l'étant. La question heideggerienne apparaît ainsi comme une question qui, radicalement, problématise l'histoire de la métaphysique en visant le questionner de la métaphysique.

Aussi la chorégraphie hésitante de la pensée heideggerienne a-t-elle une double signification. D'une part, elle est exploration méticuleuse de la pensée occidentale et de ses acquis que Heidegger met sans relâche à la question. Mais d'autre part, mesurant ces acquis à l'aune d'un déploiement radicalement nouveau de la question métaphysique, elle en dessine les limites.

Ces limites internes sont comprises comme “constitution onto-théologique”. Cette désignation apparaît dans le texte intitulé *Qu'est-ce que la métaphysique*, et est reprise de façon plus explicite dans le texte intitulé *La constitution onto-théologique de la métaphysique*.

Comment, sous l'éclairage d'une interprétation de l'ensemble de son histoire, et plus particulièrement de son origine, sont comprises les limites internes de la métaphysique, et quel statut exact prend, chez Heidegger, l'histoire de la métaphysique ? Comment une telle compréhension de la métaphysique est-elle articulée avec l'élaboration de la question de l'être ?

Nous poserons d'abord le problème de la question relative à la métaphysique, avant de dégager les implications majeures de sa compréhension comme une onto-théologie.

## I. Le pas en arrière

### 1. La mise en question de la métaphysique

Dans la conférence de 1956 intitulée *Qu'est-ce que la philosophie ?* Heidegger affirme que si la question de l'essence de la philosophie est, pour nous, une question authentique, et non un pur exercice rhétorique, “alors la philosophie, en tant que philosophie, doit nous être devenue problématique”<sup>2</sup>. Or, la métaphysique constitue le noyau dur de la philosophie. Commentant la lettre préface des *Principes de la philosophie* de Descartes, dans sa leçon inaugurale de 1929 intitulée *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Heidegger prend à la lettre la célèbre métaphore cartésienne. La métaphysique constitue l'ensemble des racines de la philosophie. Elle ouvre la philosophie à sa possibilité propre, qui est d'appliquer la rationalité discursive à l'étant. A ce titre, elle a élaboré l'arsenal des concepts fondamentaux opératoires pour la philosophie. Elle constitue, de ce point de vue, la systématique principielle de la pensée représentative.

Cependant, cette élaboration principielle, inaugurée par le platonisme, ainsi que la possibilité qu'elle ouvre de produire un ensemble d'énoncés de pensée semblent être parvenues à leur épuisement.

Cet épuisement toutefois n'est pas attribué, par Heidegger, au “tâtonnement” que fustige Kant dans la préface de la seconde édition de la *Critique de la raison pure*, et dont la Critique doit permettre à la pensée de sortir. Une telle perspective, en effet, postule la

<sup>2</sup> in *Questions II*, Gallimard, 1968, p. 19

possibilité, pour la philosophie, de se constituer en “ science ”, c’est-à-dire de produire des énoncés “ objectifs ” et ce, par la constitution d’une théorie de la connaissance fondée sur l’élucidation du statut épistémologique du sujet transcendantal. Or, pour Heidegger, ce n’est pas sur le modèle scientifique que doit être pensée la philosophie. Bien au contraire, c’est en se dégageant de l’impérialisme du paradigme de la rationalité scientifique qu’une pensée authentique peut surgir.

La pluralité des énoncés sur l’étant qu’a élaborés la métaphysique n’est donc pas, en elle-même, la source de la défiance heideggerienne envers la métaphysique. Cette pluralité, de fait, n’est qu’apparente : sous la variété des systèmes, sous le changement qu’ils apportent persiste une orientation fondamentalement identique, qui permet de parler, au singulier, de la métaphysique : “ les mutations sont précisément la sauvegarde de la parenté dans le même ”<sup>3</sup>. Il en découle que la métaphysique n’est pas, comme le laissait entendre Kant, une pensée vaine, une pensée du rien, mais le lieu de l’élaboration et de l’approfondissement d’une figure de l’être et de son rapport à l’étant.

D’ailleurs, le bilan de l’histoire de la métaphysique n’est pas un bilan négatif. Il ne s’agit nullement de la rejeter ou de tenter de se situer hors d’elle : elle constitue, en effet, une tradition qui fait corps avec la substance de l’histoire de l’Occident et, à ce titre, elle ouvre un domaine de pensée réel : “ partout où la métaphysique représente l’étant, l’être s’est éclairci. L’être est advenu dans un dévoilement ”<sup>4</sup>.

Cependant la métaphysique ne clarifie pas ce mode du dévoilement. Elle se meut dans le dévoilé, sans questionner le dévoiler comme tel. Elle ignore ainsi son propre fondement : “ partout la métaphysique se meut dans le domaine de la vérité de l’être, laquelle reste pour elle le fondement inconnu et infondé ”<sup>5</sup>.

C’est là que se situe l’origine de la question de la métaphysique. Le propre de la métaphysique, en effet, est de se méprendre sur le sens de sa propre effectuation. Elle apparaît, comme le dit Kant, comme une tendance naturelle de la raison, tendance qui propulse la raison sur son mode de pensée algorithmique sans retour réflexif sur sa propre condition de possibilité ou sa propre légitimité.

Loin de se penser comme une pensée tournée vers l’être, en vue de poser la question de l’être, la métaphysique vit l’être comme une évidence d’horizon, comme un cadre non problématique, et se contente de se mouvoir conceptuellement dans cette évidence impensée. Mais en même temps, questionnant sur l’étant, elle prétend questionner sur l’être. La métaphysique apparaît bien ainsi comme un domaine illusoire, non en ce que ses élaborations passées manquent de fondement, mais en ce qu’elle-même, impuissante à penser son propre fondement, ne peut donner lieu qu’à des élaborations qui la détournent inévitablement de sa tâche. “ Il semble presque que la métaphysique soit vouée, par la manière dont elle pense l’étant, à être, à son insu, l’obstacle qui interdit à l’homme la relation originelle de l’être à l’essence de l’homme ”<sup>6</sup>. En effet, le présupposé fondamental de la métaphysique est que la question de l’être de l’étant épuise les possibilités de la question de l’être, et voue l’humain, dans la répétition de sa propre histoire, à répéter indéfiniment son propre enfermement dans sa relation à l’étant.

En conséquence de quoi il apparaît qu’elle a pour effet de laisser l’homme à l’abandon en face de l’étant : “ Et si le retrait de l’être livrait l’homme toujours plus exclusivement au

<sup>3</sup> *Qu’est-ce que la philosophie ?* in *Questions II*, Gallimard 1968, p. 26

<sup>4</sup> *Qu’est-ce que la métaphysique ?* p. 24

<sup>5</sup> *Qu’est-ce que la métaphysique ?* postface p. 74

<sup>6</sup> *Qu’est-ce que la métaphysique ?* p. 30

seul étant, de sorte que l'homme demeure presque abandonné par la relation de l'être à son essence (celle de l'homme) et qu'au même moment cet abandon demeure voilé ? ”<sup>7</sup>

La métaphysique fait donc question malgré la cohérence et la rigueur de ses élaborations, ou plutôt en raison même de cette cohérence et de cette rigueur, en tant que ces élaborations, procédant de la même a-problématicité fondatrice, font obstacle au projet même de la métaphysique.

Il convient cependant d'analyser la manière dont la question du sens de la métaphysique peut être élaborée.

## 2. L'élaboration de la question de la métaphysique

a) La métaphysique peut nous renseigner elle-même sur son essence. Elle se présente, depuis Aristote, comme un discours centré sur l'étant en tant qu'étant, sur l'être de l'étant : “ La métaphysique dit ce qu'est l'étant en tant qu'étant ”<sup>8</sup>. Certes, ce discours, en apparence, n'est pas le même, de Platon et Aristote à Hegel et Nietzsche. L'être de l'étant est déterminé différemment, de l'idée platonicienne jusqu'à la volonté de puissance et à la volonté de volonté que met à jour Nietzsche. Mais la métaphysique apparaît toujours comme une pensée centrée sur l'étant. Or, il appert que deux options sont possibles dans le questionnement de la relation fondatrice de l'être et de l'étant : ou bien la question se dirige vers l'être, et demande ce qu'il en est de l'être pour qu'il puisse subir – ou plutôt, fonder également – la diversité de l'assomption historique qu'en font les diverses figures de l'étant ; ou bien la question prend un tout autre tournant, et se cantonnant à l'étant, elle comprend l'être de l'étant comme, si je puis dire, le “ propre ” de l'étant selon l'expression de Porphyre dans l'*Isagoge*. La question de l'être se dessine alors comme une mise en réseau de différences, l'être apparaissant alors comme le négatif spécifique des autres modalités de l'étance. Ainsi font les *Catégories* d'Aristote, première tentative (ô combien réussie, puisqu'elle conditionne l'ensemble du discours de l'Occident !) pour écraser la problématique du rapport de l'étant à l'être dans la question du simple maillage de l'étant à l'étant.

Or, la métaphysique se présente elle-même comme une pensée qui questionne vers l'être, qui dépasse l'étant vers l'être alors qu'elle rabat son propre questionner vers l'exploration du rapport de l'étant à l'étant. La démarche de la métaphysique a donc, en ce sens, l'apparence d'une démarche illusoire : elle n'est pas ce qu'elle croit être, ce qu'elle annonce être. Prétendant questionner “ méta ” l'étant, elle reste engluée dans l'étant.

Ainsi, la détermination de son objet et de sa démarche par la métaphysique risque de ne pas nous renseigner sur la métaphysique. Elle aura au contraire pour effet de réitérer inlassablement la démarche métaphysique.

b) Si donc la métaphysique se leurre, si elle oublie sa propre essence, il devient alors fondamental de pouvoir penser la métaphysique à la fois à l'intérieur d'elle-même, pour pouvoir la penser en elle-même, et, en même temps, de pouvoir la penser à partir d'un point extérieur à elle, pour pouvoir la penser par rapport à sa propre essence et en mettre à jour le sens.

C'est cette démarche que tente Heidegger avec le “ pas en arrière ”. Ce pas en arrière consiste en une remontée à l'origine de la métaphysique. Quelle est la signification de cette remontée ? Comment cette remontée est-elle possible ?

Le pas en arrière ne nous met pas en dehors de la métaphysique, donc de la pensée rationnelle et représentative, au sens où il nous détournerait de la métaphysique. Il ne conduit

<sup>7</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 30

<sup>8</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 39

pas à se situer en un point qui serait totalement coupé de la pensée métaphysique. Le pas en arrière, en effet, a pour fonction d'éclairer l'effectuation de la métaphysique à la lumière de son essence. Le pas en arrière se comprend par rapport à un positionnement présent, au cœur même de la métaphysique, et comme démarche entièrement solidaire de ce positionnement. Il se propose d'amener ce positionnement à la lumière.

Néanmoins, le pas en arrière ne consiste pas en une remontée linéaire continue jusqu'au commencement. Il ne s'agit pas de suivre à rebours le fil d'Ariane mystérieux qui a conduit la métaphysique de ses premières paroles, chez Héraclite et Parménide, à ses élaborations systématiques ultérieures. Une telle démarche reste solidaire de l'optique métaphysique. Le pas en arrière amène la pensée, en fait, à se désolidariser de l'histoire effective de la métaphysique.

Le pas en arrière apparaît ainsi comme un saut, un "saut étrange", qui nous détache de la pensée effective de la métaphysique, en nous permettant de la questionner. Ce en arrière de quoi nous conduit ce pas, c'est le commencement. Le pas en arrière nous fait sauter par dessus le commencement, jusqu'à l'origine. Ce qui implique, d'une part, que le commencement de la métaphysique soit, en un sens, perte de son origine ; d'autre part, que le commencement puisse être repéré, et que, convenablement interrogé, il renvoie à l'origine.

Or le commencement est accessible de par le procès même de la métaphysique : le commencement est le résultat dit Hegel, que cite Heidegger.<sup>9</sup> Et ce résultat est donné : "la métaphysique, c'est l'interrogation qui dépasse l'étant sur lequel elle questionne, afin de le recouvrer comme tel et dans son ensemble pour en actuer le concept"<sup>10</sup>

C'est donc cette modalité d'actuation du concept de l'étant en lui-même qu'il s'agit de mesurer à l'origine de la métaphysique, c'est-à-dire à son essence.

Cette essence est alors saisie comme le point d'une infime différence, entre les possibles qui seront actualisés, et ceux qui ne le seront pas. Ainsi Heidegger pose-t-il la loi d'un dialogue avec la tradition philosophique, qui permettra le "pas" du commencement à l'origine. Cette loi exige que l'on pénètre dans l'intériorité la plus profonde de la pensée ; mais en même temps, elle requiert un mode d'appropriation particulier. L'appropriation ne consiste pas en une réduction ou un englobement du pensé dans une forme supérieure de la pensée, ce que pratique la dialectique hégélienne. L'appropriation consiste en une mise en rapport de la pensée non avec notre pensée, mais avec l'essence originaire, afin d'en faire surgir l'impensé. "Elle requiert que la pensée qui nous a été transmise soit libérée et qu'elle puisse ainsi revenir à ce qui pour elle est encore en réserve ; à ce qui n'a jamais cessé d'être - à ce qui régit entièrement la tradition dès les débuts de celle-ci et qui lui est toujours antérieur sans être, toutefois, pensé expressément ni être reconnu comme l'origine"<sup>11</sup>.

L'origine apparaît ainsi comme ce qui doit être retrouvé et médité en abandonnant le point d'appui du résultat, pour entendre véritablement ce qui se joue avant le commencement. La tâche de la pensée est ainsi de se redéployer à partir de "cela d'où la philosophie, en tant que pensée par représentation de l'étant comme tel, reçoit son essence et sa nécessité"<sup>12</sup>.

Outre la possibilité d'une saisie pure de l'essence, une telle perspective requiert que soit analysé le type de contrainte qui nécessite une telle libération.

De quoi la pensée doit-elle être libérée ? Qu'en est-il de l'impensé de la pensée ?

<sup>9</sup> *Identité et différence*, p. 287

<sup>10</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 67

<sup>11</sup> *La constitution onto-théologique de la métaphysique*, in *Questions I*, p. 283

<sup>12</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 28

### 3. La remontée à l'origine

A l'origine de la philosophie, nous trouvons des penseurs. Ces penseurs ne sont pas des philosophes. Le pas en avant qui marque la naissance effective de la philosophie est un pas vers la systématisation de la question de l'étant. " La philosophie est en route vers l'être de l'étant, c'est-à-dire vers l'étant visé dans son être "13. La réflexion sur la différence entre les penseurs et les philosophes constitue peut-être un premier pas vers la mise en lumière de la différence ontologique.

Les penseurs se caractérisent, dans le rapport qu'ils entretiennent avec nous, par leur obscurité. Ceci signifie deux choses. D'une part, que la philosophie n'accède plus au sens de ce qui lui a donné origine ; d'autre part, que la pensée originelle se situe dans un mode de questionnement étranger à celui que pratique la philosophie. Celle-ci questionnant en direction de l'étant, vers quoi questionne la pensée originelle ?

La pensée originelle se déploie non comme un édifice systématique, mais comme le dit d'un pathos, d'un sentiment qui ne se fige pas dans le concept. Heidegger suit Platon et Aristote : à l'origine de la philosophie se trouve l'étonnement. " Seul de tout l'étant, l'homme éprouve, appelé par la voix de l'Être, la merveille des merveilles : que l'étant est "14. En quoi un tel émerveillement peut-il être pensé comme un appel de l'être ?

L'émerveillement ne qualifie pas la relation à un étant particulier. Il suppose, au contraire, une saisie globale de la totalité de l'étant comme étant. La pensée, en se posant, pose l'étant dans son caractère de simple étant. L'émerveillement, en effet, est un laisser être librement, un accueil, voire, une action de grâce. Cet accueil est le sentiment qui frappe la pensée devant le fait du surgissement massif de l'étant en face d'elle. Elle se désengage de l'oppression ordinaire que l'étant exerce sur elle, pour le saisir sur le seul fond qui se donne en même temps que lui : le fond de ce qui n'est pas l'étant, de ce qui n'est rien, c'est-à-dire le fond de l'être.

" La pensée originelle est l'écho de la faveur de l'être, dans laquelle s'éclaircit et se laisse advenir l'unique réalité : que l'étant est "15. Ainsi, l'étonnement qui saisit la pensée en face de l'étant fait, du même mouvement, surgir l'être comme éclaircissement de l'étant : " Eclaircir est la présentation méditante et rassemblante qui conduit vers l'espace libre, c'est l'octroi de la présence "16. Cependant la pensée ne saisit l'être dans sa fonction d'éclaircissement que de manière fugitive. Une telle expérience de la pensée est en effet une expérience limite, que le Dasein peut parfois réitérer lorsque l'angoisse lui permet de poser en face de lui l'étant dans sa totalité : " Dans la nuit claire de l'angoisse se montre enfin la manifestation originelle de l'étant comme tel – à savoir qu'il y ait de l'étant et non pas plutôt rien "17 .

Mais la rareté de l'expérience de l'angoisse, isomorphe à celle de la pensée originelle, n'est pas contingente. Elle désigne bien plutôt la structure même de la relation qu'entretient la pensée avec l'être : une relation telle que le dévoilement ne peut se faire que comme voilement, une relation qui interdit donc à la fois l'appropriation du dévoilé comme objet et sa mise en évidence dans le parler. " Se laisser ainsi entrevoir pour en même temps se dérober, n'est-ce pas là le trait fondamental de ce que nous appelons le secret ? "18

Le penseur, ainsi, atteint le secret, l'entrevoit, mais le ménage en tant que secret. C'est ce ménagement du secret comme secret qui constitue l'obscurité de la parole du penseur.

<sup>13</sup> *Qu'est-ce que la philosophie ?* p. 23

<sup>14</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* Postface, p. 78

<sup>15</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 81

<sup>16</sup> *Aléthéia*, in *Essais et conférences*, Gallimard, 1958, p. 334

<sup>17</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 62

<sup>18</sup> *Sérénité*, in *Questions III*, Gallimard, 1966, p. 178

L'origine de la philosophie est donc le lieu de l'ouverture réciproque de l'être et de l'étant entrevue, en un éclair, par la pensée. Mais qu'en est-il de la possibilité du dire de cet éclair ?

“ Une fois cependant, au début de la pensée occidentale, l'être du langage est apparu, le temps d'un éclair, dans la lumière de l'être. Une fois, lorsque Héraclite pensa le Logos comme mot directeur, pour penser dans ce mot l'être de l'étant. Mais l'éclair s'éteignit subitement. Personne ne saisit son rayon ni la proximité de ce qu'il éclairait ”<sup>19</sup>

## II. La différence ontologique

### 1. Le privilège de l'étant

Ce n'est pas l'émerveillement de la pensée qui constitue le véritable commencement de la philosophie. L'émerveillement est silence respectueux, il est retraits de la parole dans le mutisme béant ou dans le simple cri, il n'ouvre pas à la discursivité. Poésie tout au plus, mais faite de fulgurances obscures, de saisies inchoatives et fragmentaires, qui assure l'insaisissabilité de l'insaisissable et la propose comme ultime degré de la jouissance. En ce sens, si le penseur parle, c'est sans conteste dans la langue des dieux qu'il s'exprime, inaccessible aux hommes. Je renvoie ici à Héraclite, à Empédocle également. Si donc l'émerveillement est le socle de la philosophie, c'est en tant seulement qu'il ménage une ouverture à la totalité de l'étant comme tel et non en ce que, par la position de l'étant, il ouvrirait la pensée à la question de l'être. Plus précisément, c'est en tant qu'il ouvre à la parole la possibilité de se mouvoir dans l'horizon de ce qui la déborde de toute part comme étant le lieu de ce qui la fonde, en tant donc qu'il requiert l'élaboration d'un langage autre, d'un langage n'ouvrant qu'au vertige de ce pathos indéclinable. C'est parce qu'elle garde mémoire de cette vocation, parce qu'elle veut la préserver tout en ne l'ayant pas effectivement portée à son point ultime que la philosophie commence à proprement parler sous la forme d'une pensée réactive, qui vise à préserver et à protéger. Mais son protéger ne se détermine que par la négation de ce qui lui est extérieurement offert. Elle tente de préserver le sentiment d'étonnement qui a saisi la pensée à son éveil face à la pensée sans étonnement. Mais n'étant plus elle-même dans la magie de l'étonnement, elle se voit contrainte d'en reconstituer un fantasme - ce fantasme sera celui de la transcendance. La philosophie a donc le double statut d'un ménagement de la possibilité de l'ouverture originaire, et d'un maintien de cette ouverture dans des formes qui en sont définitivement les formes de la perte. Ce projet se dit, de façon ambivalente, dans la thèse *Ἐν Πάντι*, tout est un, que Heidegger traduit par “ l'être recueille l'étant ”. “ L'étant recueilli dans l'être, voilà ce qui devint, pour les Grecs, le plus étonnant ”<sup>20</sup>.

Ce recueil doit être doublement pensé.

Comme *Λογος* d'abord, tel qu'il se formule chez Héraclite. Le *λογος* n'est pas, ici, entendu au sens de la parole humaine, parole contingente d'une subjectivité, comme le montre Heidegger, commentant le fragment 50 d'Héraclite. Le *λογος* est ce qui déploie à proprement parler pour une pensée qui a librement posé l'étant dans sa totalité, cet étant dans sa non occultation. “ Le *λογος* amène ce qui apparaît, ce qui se produit et s'étend devant nous, à se

<sup>19</sup> *Logos*, in *Essais et conférences*, Gallimard, 1958, pp. 277-278

<sup>20</sup> *Qu'est-ce que la philosophie ?* p. 22

montrer de lui-même, à se faire voir en lumière ”<sup>21</sup>. Mais que signifie le fait de se montrer de lui-même ? Cela signifie le fait de se montrer dans la seule dimension qui appartienne à l'étant comme étant, c'est-à-dire comme manifestation – indirecte et oblique – de l'être. L'étant ainsi accueilli ne se donne comme rien d'autre que comme présence sourde de ce sur fond de quoi il peut seulement se faire présence : l'être.

Néanmoins, ce “recueil” ne peut être pensé qu'à partir de l'étant lui-même. Nul mysticisme, chez Heidegger, nulle saisie intuitive de l'ineffable. Le recueil de l'étant dans l'être n'est pas autre chose que l'étant lui-même : “le dévoilement du caché, son passage dans le non caché, c'est la présence même de la chose présente, c'est là ce que nous nommons l'être de l'étant ”<sup>22</sup>.

En ce sens, je proposerais une toute autre traduction du “Logos”. Si l'on admet que le Logos recueille la sourde présence absence de l'être comme fond abyssal sur lequel, et sur lequel seul l'étant se donne dans son unité – unité du manifester, il n'en reste pas moins que ce Logos renvoie à la discursivité inhérente à la successivité de l'apparaître, et contraint l'apparaître à se plier aux limites de l'étant qui en est le vecteur. Le Logos apparaît ainsi comme un legs, un legs de l'abyssal à la lumière diffractée de l'étant et à son corollaire, le langage.

De fait, l'être signifie toujours l'être de l'étant, comme l'étant signifie toujours l'étant de l'être. Ce qui se donne, dans cette saisie de l'étant, c'est “la différence qui sépare l'être de l'étant ”<sup>23</sup>, différence irréductible et pourtant inapparente. Or, cette inapparence de la différence, liée au legs fondamental de l'être à sa possibilité unique de recueillement qu'est le langage dessine ipso facto la figure de l'oubli de l'être. La présence de l'étant qu'illumine l'être se traduit, en fait, par la fascination de la pensée pour l'étant.

“Partout où l'on pose la question de ce qu'est l'étant, l'étant comme tel se tient en vue. La représentation métaphysique doit cette vue à la lumière de l'être. La lumière, c'est-à-dire ce qu'une telle pensée expérimente comme lumière, n'entre plus elle-même dans la vue de cette pensée ; car celle-ci ne représente l'étant, et constamment, que sous le point de vue de l'étant. Sans doute, la pensée métaphysique pose-t-elle, de ce point de vue, la question de la source étante et d'un auteur de la lumière. Cette lumière elle-même est tenue pour suffisamment éclairée, du fait qu'elle accorde l'échappée à tout point de vue sur l'étant ”<sup>24</sup>.

Dans la mesure où la philosophie, en ce qu'elle se détermine précisément comme Logos, est legs de l'être à l'étant (à l'étant premier et fondamentalement déterminant du langage), la philosophie ne peut pas se penser autrement que comme une impression forcée de la lumière de l'étant sur l'obscur clarté de l'être. Le logos philosophique, en tant qu'il est langage structurant l'étant dans son rapport exclusif à l'étant, s'épuise à tisser ce réseau de la signification, entendue au sens de la construction purement immanente du sens comme infinité du renvoi possible, et renonce à poser la question de la fondation. L'histoire de la philosophie témoigne donc, dans son ensemble, et nécessairement, d'un oubli de l'être, c'est-à-dire d'un oubli de la différence ontologique, plus précisément d'une décision ontologique d'occulter la pensée de la différence ontologique. C'est ainsi que se détermine l'ontologie : primat du legs dans le rapport à la différence. Ce qui revient à dire : primat de l'étant dans le questionnement en direction de l'être. Cette différence, entrevue le temps d'un éclair par Héraclite, par la plus haute pensée, n'a donc pas pu être pensée par les Grecs. Aussi se pose à nous la question de la nécessité de l'engagement de la pensée dans l'oubli de l'être, et de ce

<sup>21</sup> *Logos*, p. 257

<sup>22</sup> *Logos*, p. 256

<sup>23</sup> *Identité et différence*, in *Questions I*, Gallimard, 1968, p. 285

<sup>24</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 24



privilège de l'étant : “ d'où vient que partout l'étant ait prééminence et revendique pour soi tout “ est ”, tandis que ce qui n'est pas un étant, le rien, compris de la sorte comme l'être lui-même, reste oublié ? ”<sup>25</sup>

## 2. Logique

Dans le texte intitulé *Qu'est-ce que la philosophie ?* Heidegger fait un pas de plus et attribue la naissance de la philosophie à la nécessité de préserver l'étonnement originel devant la totalité de l'étant de la menace de l'entendement sophistique.

L'entendement sophistique se vit sur le mode d'une confiance absolue dans le Logos. Toutefois, ce logos est compris entièrement comme la structuration d'un réseau relationnel immanent à l'étant. Je passe sur ce point, qui est bien connu. Je renvoie simplement d'une part à *l'Euthydème* de Platon, où la platitude des relations intra-étant est impitoyablement mise en lumière, d'autre part à la célèbre théorie sophistique des doubles-dits, dans lesquelles le legs de l'être à l'étant est annulé au profit d'une dialectique “ mondaine ”. L'entendement sophistique vit donc tout problème comme une modulation de la relation de l'étant à l'étant, si ça ne marche pas, on recommence, on fait un autre essai, bref, il vit toutes les questions comme des problèmes faciles, c'est-à-dire comme des problèmes techniques. La technique a ici les caractéristiques propres de l'oubli de l'être : elle se vit comme bidouillage de l'étant sur l'étant avec comme fin ultime l'étant (tu me donnes dix drachmes, je te cause un peu et tu assouvis toutes tes ambitions). L'entendement sophistique met donc en œuvre une pratique ludique qui calcule, articule, qui fuit en avant dans les articulations internes de l'étant pour en mailler de façon de plus en plus fine le réseau. Un tel mode de pensée est essentiellement mise en mouvement par la prévoyance, et est solidaire de l'engagement ontique du Dasein dans le monde. De fait, le résultat des analyses ontiques de *Sein und Zeit* est de montrer le constant rabatement des potentialités du Dasein sur leur mode d'expression étantiel. Heidegger d'ailleurs se place, pour cette analyse, dans le sillage de Protagoras : “ dans cette conception du tout du monde technique, il n'est rien qui ne soit ramené à la mesure de l'homme ”<sup>26</sup>. Pensée et langage opèrent en direction du Dasein comme étant, et sur fond de non mise en question des possibilités ontologiques qu'est le Dasein.

Or, ce mode de pensée sophistique qui, au sens propre, ouvre le domaine temporel conjoint de la rationalité et de l'Occident (ce que, de façon peut-être un peu osée, j'appellerais l'humanisme, au sens où Heidegger se voit contraint de produire, dans la *Lettre sur l'humanisme*, un renversement de son acception courante – sophistique – et de le réorienter vers une détermination qui ne soit plus commentée par l'engagement aveugle dans l'étant) ; ce mode de pensée sophistique donc devient du même coup le référent obligé de la philosophie. Je passerai sur l'absorption, faite par la philosophie non sans une certaine délectation, de la dialectique, de la logique, de la rhétorique, de l'argumentation etc. c'est-à-dire de tout l'outillage spécifique de la sophistique. J'en retiendrai simplement un devenir sophistique de la philosophie, c'est-à-dire une dévotion complète et totale de la philosophie à la puissance organisatrice de l'entendement.

En ce sens, (et les antinomies de Kant en témoignent lourdement), la métaphysique est de part en part œuvre de l'entendement ; la “ tendance naturelle ” de la raison n'est autre que la technicité sophistique. Et donc, dans la mesure où elle ne pose pas la question de l'être, la métaphysique se fait solidaire de cet engagement total et non pensé dans l'étant. La pensée rationnelle, et son principe fondamental, le principe de raison, sont nécessairement voués à limiter leur questionnement à l'étant : “ aussi longtemps que l'homme demeure l'*animal*

<sup>25</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 45

<sup>26</sup> *Identité et différence*, p. 268

*rationale*, il est *l'animal metaphysicum*. Aussi longtemps que l'homme se comprend comme le vivant doué de raison, la métaphysique appartient, selon le mot de Kant, à la nature de l'homme<sup>27</sup>.

Toutefois, cette compréhension qu'a l'homme de lui-même comme d'un étant raisonnable n'est pas une détermination aléatoire ou contingente. L'homme se comprend lui-même à la lumière de l'être, et ce, parce qu'il est l'étant qui, de par sa structure d'existence propre, se trouve à la fois ouvert à l'être et en charge de l'ouverture de l'être. " L'être n'est et ne dure que parlant à l'homme et allant ainsi vers lui. Car c'est l'homme qui, ouvert à l'être, laisse d'abord celui-ci venir à lui comme présence "<sup>28</sup>. Ainsi, c'est dans l'intimité de dépendance réciproque de l'être et de l'homme que se joue le mode de dévoilement de l'être. Le dévoilement de l'être sur le mode technique – en particulier, à travers un langage pensé, depuis les Grecs, fondamentalement sur le modèle instrumental et technique – apparaît ainsi comme une sommation de la part de l'être, sommation qui ouvre un destin, celui de l'Occident métaphysique et technique. L'homme occidental – *l'homo philosophicus* – se voit ainsi sommé de construire son rapport à l'étant sur le mode de l'arrondissement, c'est-à-dire de l'appropriation par une pensée calculante.

" Dans ce cas, l'être lui-même aurait-il été touché par une mise en demeure de faire apparaître l'étant dans la perspective de la calculabilité ? Effectivement. Et non seulement l'être. Tout autant que l'être, l'homme est mis en demeure, c'est-à-dire sommé, de placer en sûreté l'étant qui lui parle, comme le fonds sur lequel portent ses plans et ses calculs, et d'étendre sans fin cette mainmise ordonnatrice "<sup>29</sup>.

Aussi est-ce du même mouvement que la pensée, dans le rapport qu'elle entretient avec elle-même, se comprend comme entendement, comme pensée calculante. " La 'logique' n'est qu'une interprétation de la pensée, celle précisément qui repose, comme le mot déjà l'indique, sur l'épreuve de l'être atteinte dans la pensée grecque "<sup>30</sup>. Ainsi se structure, dès la retombée du dire héraclitéo-parménidéen, comme la voie tracée à la métaphysique, l'oubli de la différence comme possibilité d'une logique, et l'oubli de l'être comme la figure nécessaire et inéluctable du legs de l'être à son légataire factuel : l'homme.

### 3. L'onto-théo-logique

La métaphysique vise à la fois l'être comme tel et dans son tout ; " la totalité de ce tout est l'unité de l'étant, laquelle unit en sa qualité de fond producteur. Pour qui sait lire, cette remarque signifie : la métaphysique est une onto-théo-logie "<sup>31</sup>

La philosophie prend origine dans l'accueil de l'être comme fond, comme logos. Mais une telle appréhension structurée par le fait même de la donation de l'être, se déploie dans la constitution du logos comme logique. La métaphysique appréhende ainsi l'être à partir de l'arrondissement. Cette épreuve de l'être, masquant le décèlement au profit du décelé, de l'étant, c'est-à-dire oubliant la différence entre l'être et l'étant, se présente comme un calculer dans la figure de la rationalité discursive.

Ce calculer, nous l'avons vu, prend la forme de la liaison fondatrice de l'étant à l'étant.

En effet, cette liaison est travaillée par l'unité fondamentale de l'identité : " ce qu'énonce le principe d'identité entendu dans sa base fondamentale est précisément ce que

<sup>27</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 26

<sup>28</sup> *Identité et différence*, p. 265

<sup>29</sup> *Identité et différence*, p. 269

<sup>30</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 79

<sup>31</sup> *Identité et différence*, p. 289

toute la pensée occidentale ou européenne pense, à savoir que l'unité propre à l'identité forme un trait fondamental de l'être de l'étant<sup>32</sup>. Je rappellerais au passage la formule plotinienne de cette fusion : l'être, c'est un être ; c'est par l'un que l'être est être. L'être apparaît ainsi comme ce qui trouve place et se donne dans l'unité médiate du penser. L'être est l'un rassemblé par et dans la pensée : “ l'être n'est et ne dure que parlant à l'homme et allant ainsi vers lui ”<sup>33</sup>. Mais l'unir et le rassembler apparaissent nécessairement comme unir et rassembler l'étant. Aussi l'être un de l'être est-il questionné à partir de l'étant, comme être de l'étant, comme caractère commun à tout étant.

Le questionnement métaphysique présuppose donc, sans le questionner, l'être comme arrière-plan, comme fond de l'apparition de l'étant. “ Quand la métaphysique pense l'étant dans la perspective de son fond, qui est commun à tout étant comme tel, elle est alors une logique en tant qu'ontologique ”<sup>34</sup>. Mais dans le déroulement logique, le fond visé apparaît comme point aveugle, parce qu'échappant au mode de saisie propre à la métaphysique, qui est la saisie d'un donné. Cette incapacité de la métaphysique à poser autre chose que du donné est humoristiquement critiquée dans *l'Introduction à la métaphysique* : il faudrait en quelque sorte un sens non métaphysique, comme l'odorat, pour pouvoir rêver que l'être (l'être d'un lycée par exemple) soit “ donné ”.

Incapable donc de référer l'étant à son fond, la métaphysique le réfère uniquement au donné, c'est-à-dire à l'étant. La nudité du renvoi infini de l'étant à l'étant se dit à la fois comme technique et comme théologie.

Dieu entre ainsi nécessairement dans la philosophie, comme désignation ultime et emblématique du mode d'appréhension de l'étant qui caractérise la métaphysique. L'étant suprême pensé comme cause de soi, apparaît ainsi comme dernier avatar de l'oubli de la différence. “ Quand la métaphysique pense l'étant comme tel dans son tout, c'est-à-dire dans la perspective de l'étant suprême qui fonde en raison toute chose, elle est alors une logique en tant que théo-logique ”<sup>35</sup>.

Commentant, dans *Logos*, le fragment 32 d'Héraclite, “ l'Un, l'unique sage, ne veut pas et veut pourtant être appelé du nom de Zeus ”<sup>36</sup>, Heidegger note, dans l'analyse qu'il fait de l'ambivalence de la réduction de l'Un à Zeus, la priorité de l'irréductibilité du logos à l'étant sur la réduction théologique. La réduction théologique du logos à la chose suprême témoigne de la réduction du déploiement de la totalité de l'étant à la seule dimension du lien causal, lien privilégié de l'entendement technico – sophistique.

## Conclusion

L'être s'est offert aux rets du langage ; le “ sophon ” s'est mué en “ sophistikon ”, l'accueil libre du librement déployé s'est développé en arraisonnement de l'étant par la pensée calculante. La métaphysique est constituée comme une onto-théologie, dans la mesure où la différence entre l'être et l'étant est oubliée par la pensée. Poser cet oubli dans la lumière de la méditation conduit Heidegger à mettre en évidence le réseau de liaisons purement internes à la totalité de l'étant que constitue la métaphysique. Elle apparaît ainsi, dans sa constitution comme logique, et dans le rôle de *causa sui* qu'elle assigne à l'étant suprême,

---

<sup>32</sup> *Identité et différence*, p. 260

<sup>33</sup> *Identité et différence*, p. 265

<sup>34</sup> *Identité et différence*, p. 305

<sup>35</sup> *Identité et différence*, p. 305

<sup>36</sup> *Logos*, p. 270

comme la systématisation d'une ouverture calculante à l'être. Socrate, en ce sens, fondateur de la philosophie, ne se distingue nullement du Sophiste.

Dieu et la logique sont les deux points d'appui de l'entendement métaphysique, le destin de la pensée posée par l'étant et procédant par représentation. Une telle interprétation de la métaphysique ouvre à la possibilité d'une pensée " plus pensante ", " une pensée qui est événement de l'Être lui-même et donc à l'écoute et au service de l'Être " <sup>37</sup>. Dans une telle perspective, le lien théo-logique laisse la place au dit poétique, comme à une autre modalité de l'ouverture de l'être : " Le penseur dit l'être. Le poète nomme le sacré " <sup>38</sup>.

Une question reste néanmoins ouverte : est-il définitivement avéré que l'entendement technico – sophistique soit la seule modalité de compréhension de la rationalité ? N'est-il pas possible d'ancrer rationnellement la pensée dans l'être, de concevoir une alliance de la raison et de l'être – au prix, peut-être, d'un redéploiement de la question de la rationalité ? Et finalement : qu'en est-il de l'être ?

#### Pour citer cet article

Pierre Géraud, « Sur l'interprétation heideggerienne de la métaphysique », (2000), *Philosoph'île*, site de philosophie de l'Académie de la Réunion, mis en ligne en juillet 2007.

---

<sup>37</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 31

<sup>38</sup> *Qu'est-ce que la métaphysique ?* p. 83